

Jean Jaubert
Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1608

Né à Oix () le 1588

Mort à Oix le 2 janvier 1664

Notes bio. bibliographiques

E. Bonnardet
fr. de l'Oratoire

Voir :

Adry : III . p. 130 =

Bicaïs : I . p. 362 =

Cloyseault : Menologe . p. 57 .

" : Vies , p. 99 in C. II .

LE PÈRE

JEAN JAUBERT

(1588-1664)

SOMMAIRE. — Sa naissance, l'an 1588. — Son enfance. — Il se met sous la direction du P. Romillion. — Sa vocation à l'état ecclésiastique, l'an 1609. — La mort de son père. — Il étudie en théologie. — Il demeure à l'Oratoire. — Ses dispositions pour la prêtrise. — Son entrée dans l'Oratoire, l'an 1617. — Sa dévotion pour le saint sacrifice de la messe. — Sa dévotion pour la sainte Vierge. — Notre-Dame-des-Anges. — Sa simplicité. — Son exactitude aux réglemens. — Son désintéressement. — Ses voyages. — Son talent pour la conduite des âmes. — Son zèle et son affection pour les ecclésiastiques. — En quelle estime il était. — Son humilité. — Sa mortification. — Sa mort, l'an 1664.

Le grand serviteur de Marie, le P. Jean Jaubert, prêtre de l'Oratoire, est né en l'an 1588, dans la ville d'Aix en Provence. Son père s'appelait Jacques Jaubert, et sa mère, Jacqueline Escaverne. Dieu leur avait donné suffisamment de biens selon leur condition; mais ils avaient encore plus de vertu et de piété. Ils n'eurent que deux fils, qu'ils élevèrent avec grand soin dans la crainte de Dieu, mais non pas avec le même succès; le premier, qui s'appelait Antoine, se débaucha dès l'âge de seize à dix-sept ans, et sortit du pays, sans que jamais on en ait appris aucune nouvelle. Son frère, qui était Jean, dont nous décrivons la vie, leur donna beaucoup plus de satisfaction. Il fut dès son bas âge d'un naturel

porté à la vertu, doux, humble, dévot et obéissant. Il fuyait la compagnie des jeunes gens débauchés, ne prenait de plaisir que dans les exercices de piété, aimait l'étude, fréquentait les sacrements, méprisait les biens de la terre, donnait volontiers l'aumône aux pauvres, s'appliquait beaucoup à la prière, mais surtout avait une dévotion extraordinaire pour la sainte Vierge.

Dans ce temps, le P. Romillion était en singulière vénération dans la ville d'Aix, non pas tant pour y avoir établi une maison de l'Oratoire et une autre de religieuses de Sainte-Ursule, qui répandaient une odeur extraordinaire de piété dans tout le pays, qu'à cause des exemples de vertu et d'une infinité de bonnes œuvres qu'on lui voyait pratiquer en toute occasion, et de quantité de personnes de toute sorte de condition et particulièrement d'ecclésiastiques qu'il dirigeait avec beaucoup d'édification.

Le P. Jaubert, n'étant encore que laïque et fort jeune, désira de jouir de ce bonheur. Il s'adressa à lui pour le prier de prendre soin de sa conscience. Ce bon Père le reçut avec joie, et, ayant examiné le fond de son cœur, il y trouva tant d'innocence et de piété, qu'il en prit un soin particulier. Il le porta à fréquenter les sacrements plus souvent qu'il ne faisait auparavant. Il le forma à la méditation des mystères et des vérités chrétiennes, et il voulut qu'il assistât aux conférences spirituelles qu'il faisait toutes les semaines. En peu de temps, il remarqua un progrès très grand en lui; c'est pourquoi, le jeune Jaubert l'ayant consulté sur la pensée qu'il avait de renoncer au monde pour se consacrer au service des autels dans l'état ecclésiastique, le P. Romillion l'assura qu'il ne doutait point qu'elle ne vînt de Dieu et que ce ne fût sa vocation particulière.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt et un ans, il décou-

vrit son dessein à son père, afin qu'il lui fit un titre patrimonial selon les règles de l'Église pour être promu à l'ordre sacré du sous-diaconat. Quoique ce père fût vertueux, et que depuis longtemps il ne remarquât en son fils aucun penchant pour le monde, mais, au contraire, une vie, une conduite et des sentiments beaucoup plus propres et beaucoup plus convenables au sacerdoce ou à la religion; cependant, comme il n'avait point d'autres héritiers que lui, et que la bonté de sa nature lui avait fait concevoir de grandes espérances, il s'opposa d'abord à son dessein, et il n'oublia rien pour lui faire changer de pensée et embrasser un autre état. Mais il le trouva si ferme, que, craignant de s'opposer à la volonté de Dieu en s'opposant à celle de son fils, il lui accorda ce qu'il lui demandait, le 16^e de février de l'année 1609.

Il n'étudiait encore pour lors qu'en philosophie, et il était déjà un véritable philosophe, c'est-à-dire un véritable amateur de la sagesse; car on voyait dans ses mœurs une si grande maturité, une conduite si réglée et des actions si prudentes, qu'il était l'admiration de ses maîtres et l'exemple de tous ses condisciples. L'habitude qu'il avait de méditer les plus sublimes mystères de notre religion lui avait donné une facilité très grande et une ouverture d'esprit merveilleuse pour s'appliquer à la considération des choses qu'on lui enseignait; et au lieu que les anciens philosophes s'élevaient de la considération des choses naturelles à celle du Créateur, par une nouvelle méthode que sa piété lui avait inspirée, de la connaissance qu'il avait de Dieu, de ses attributs et de ses mystères, il en concevait beaucoup plus facilement tout ce qui s'opère dans la nature. Le P. Romillion, qui, dans les entretiens particuliers qu'il avait avec lui pour sa direction, lui enseignait que toutes choses doivent contribuer, dans ceux qui aiment Dieu, non seulement à

le servir, mais encore à s'élever à lui, et que tout l'univers même doit être un livre de méditations, selon la pensée de saint Antoine, pour y considérer continuellement ses perfections, contribuait beaucoup au grand progrès qu'il faisait. Toute sèche que soit l'étude de la philosophie, son cœur ne laissait pas de s'y échauffer dans la méditation des choses qu'elle enseigne, par le grand soin avec lequel ce sage directeur lui recommandait de s'y tenir toujours en la présence de Dieu, et de lui élever son cœur par de fréquentes oraisons jaculatoires tirées des choses mêmes qu'il étudiait.

Dans le temps qu'il unissait si agréablement les sciences avec la piété, et que, vivant dans un parfait repos sous les soins charitables de son père, il n'avait rien qui pût le distraire de ses exercices de dévotion ni de ses études, Dieu l'éprouva par une affliction très sensible en tirant son père de ce monde. Cet accident fâcheux faillit rompre toutes ses mesures et renverser tous les généreux desseins qu'il avait pris jusqu'alors; car les grands biens que son père lui avait laissés n'étaient pas sans plusieurs affaires et sans beaucoup d'embarras, et la tendresse qu'il avait pour sa mère, qu'il croyait d'autant plus juste qu'elle était plus vertueuse et qu'elle lui avait toujours témoigné une affection singulière, lui fit penser à quitter ses études pour s'engager dans le monde, afin de la soulager et de lui donner la satisfaction qu'il avait refusée à son père. Mais, comme il avait appris de son saint directeur que quand il s'agit du choix de vie il ne faut rien entreprendre sans avoir beaucoup consulté Dieu par la prière, il eut recours à lui, et, après avoir employé quelque temps pour demander à Dieu les lumières qui lui étaient nécessaires dans cette occasion, il se trouva beaucoup plus affermi dans son premier dessein; en sorte que toutes les larmes et les remontrances de sa mère ne

purent jamais l'ébranler. Le P. Romillion voulut qu'il allât étudier pendant quelques années en théologie à Avignon, cette science étant absolument nécessaire à un ecclésiastique; il lui obéit d'autant plus volontiers qu'il crut qu'en sortant d'auprès de sa mère il serait moins exposé aux tentations de quitter sa vocation, et qu'il trouverait dans cette absence un nouveau secours pour s'y fortifier.

Pendant tout le temps qu'il y demeura, il s'entretint toujours par lettres avec ce Père, ne se conduisit jamais que selon les règles qu'il lui avait prescrites, et n'entreprit jamais rien que par ses avis. Il avait coutume, pendant sa philosophie, de faire régulièrement tous les jours au moins une demi-heure d'oraison; mais son directeur lui ordonna d'en faire une heure, et de s'approcher toutes les semaines des divins sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Par le moyen de ces deux règles, non seulement il se conserva dans une grande innocence, mais encore il fit un très grand progrès dans la science et dans la piété.

Quand il eut achevé son cours de théologie, il se retira auprès de sa chère mère, et, quoiqu'il ne vît en elle que des exemples de vertu, cependant il ne put se persuader que ce fût le lieu où Dieu l'appelait. Il sentait continuellement dans son cœur un attrait puissant et un mouvement extraordinaire pour l'Oratoire, que le P. Romillion avait établi depuis peu dans la ville d'Aix; mais il ne voyait aucun jour pour y entrer, parce que sa mère, étant âgée et chargée de beaucoup d'affaires, n'avait personne pour l'assister que lui. Dans cette extrémité, il se servit de son remède ordinaire, qui fut d'avoir recours à la prière, et, après avoir beaucoup importuné le Ciel, il obtint d'elle la permission de demeurer dans l'Oratoire en qualité de pensionnaire, comme plusieurs autres

ecclésiastiques que M^{gr} l'archevêque d'Aix y envoyait pour lors, n'ayant point d'autre séminaire, et ayant trouvé dans le P. Romillion et dans ceux de sa Congrégation des qualités particulières pour élever les jeunes clercs dans l'esprit et dans les fonctions ecclésiastiques¹.

Il n'eut pas plus tôt goûté les douceurs de la vie sainte qu'on menait dans cette maison, qu'il soupira d'y rester jusqu'à sa mort. Il demanda au P. Romillion que, puisqu'il ne pouvait pas encore exécuter son dessein sans donner trop de chagrin à sa bonne mère, il l'associât du moins à l'Oratoire, et qu'il le tint toujours en qualité de pensionnaire dans sa maison; à cette grâce, le P. Romillion en ajouta une autre, qui fut de se charger de ses affaires et de son bien, et de lui donner une pension suffisante pour subsister lui et sa mère, selon leur condition. Par ce moyen, Jean Jaubert se trouva dans un repos dont il n'avait pas joui depuis la mort de son père, et, n'ayant plus rien qui pût le détourner tant soit peu de la prière, il s'y adonna uniquement.

Son saint directeur, après l'avoir exercé deux ou trois ans dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et particulièrement de la mortification intérieure et de l'abnégation de lui-même, lui enjoignit de recevoir la prêtrise. Plus il en était digne, autant qu'une faible créature le peut être en cette vie, plus il en avait de frayeur. Il en connaissait la grandeur et la sainteté, et cette connaissance lui en donnait un saint éloignement, dans l'appréhension que cet état éminent ne fût pour lui l'occasion plus funeste de sa perte éternelle. Il représenta toutes ses frayeurs au P. Romillion, qui, bien loin de les condamner, les approuva, et les augmenta même de beau-

¹ Il entra ainsi à l'Oratoire en 1614, d'après le P. Bicaïs, *Notices*, I, p. 669.

coup par les réflexions saintes qu'il lui fit faire sur cette dignité qui fait trembler les anges; mais il ajouta qu'il fallait que cette crainte fût soumise à la volonté du Seigneur, quand elle lui était déclarée par son supérieur. « La sainte Vierge, lui dit-il, appréhenda et même fut troublée lorsqu'un ange lui apporta la nouvelle qu'elle avait été choisie pour être la Mère de Dieu. Mais cela n'empêcha pas qu'elle ne se soumit humblement en disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*¹. » Lorsque le P. Jaubert eut ouï cet exemple de la sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière, il répondit au P. Romillion, qui non seulement était son directeur, mais encore celui de sa bonne mère : *Ego sum filius tuus, et filius ancillæ tuæ; fiat mihi secundum verbum tuum*². Le P. Jaubert redoubla dès lors ses prières et ses austérités pour se disposer à recevoir cette sublime dignité; il ne tarda guère à dire sa première messe, et, ayant le bonheur depuis ce temps de manger tous les jours le Pain des anges et d'être nourri d'une viande toute céleste, il commença à mener une vie véritablement angélique, et qui tenait moins de la terre que du ciel.

Le désir de se consacrer à Dieu dans l'Oratoire pour le reste de ses jours se renouvela dans son cœur, et s'accrut jusqu'à ce point que, ne pouvant retenir les puissants mouvements qu'il en ressentait, il conjura sa mère de lui permettre d'achever son sacrifice; elle y consentit, et il fut reçu le 1^{er} juillet de l'an 1617.

L'oblation qu'il fit de lui-même à Dieu dans l'Oratoire fut entière et sans mesure; car, bien loin d'imiter les Juifs, qui choisissaient ce qu'ils avaient de pire dans

¹ Luc. 1.

² Psalm. cxv, 16.

leurs troupeaux pour l'immoler à Dieu, pendant qu'ils se réservaient ce qu'il y avait de plus gras et de meilleur, il ne se contenta pas de donner sa personne, il donna encore tout son bien pour être employé à la subsistance de la communauté, qui était très pauvre et très nombreuse, se réservant seulement une pension de trois cents livres, qu'il employait d'ordinaire à acheter des ornements pour la sacristie ou des livres pour la bibliothèque.

Il était si dégagé de tout intérêt et même de toutes les choses de la terre, qu'il ne se mettait pas plus en peine de tout son bien que s'il ne lui eût point appartenu, s'en rapportant entièrement à l'économe de la maison. Pendant plusieurs années, la donation qu'il avait faite était seulement verbale, sans formalité extérieure de justice; cependant on n'a jamais remarqué qu'il ait chancelé dans sa volonté, ni qu'il ait fait le moindre délai, dès qu'il eut connu les formalités qu'il fallait observer pour en faire une donation irrévocable.

Il avait des sentiments de religion si tendres pour JÉSUS-CHRIST au sacrement de l'autel, que toutes les paroles qu'il prononçait à la messe étaient comme du miel en sa bouche. Il y faisait une attention particulière, et il en était si pénétré, que souvent il ne pouvait retenir les larmes de dévotion qui lui coulaient des yeux. A voir le profond respect avec lequel il s'y comportait, il était aisé de juger des dispositions saintes dont son cœur était rempli; il y était fort long, ce qui était cause qu'on disait ordinairement de lui *qu'il ne disait jamais que des grandes messes.*

Sa dévotion envers la sainte Vierge était extraordinaire. Il croyait qu'il ne pouvait jamais assez l'honorer ni la faire honorer par d'autres, répétant souvent cette belle parole : *Nihil Deo amabilius Matris honore.* Il disait tous

les jours la sainte messe en son honneur, autant que les rubriques de l'Église pouvaient le lui permettre. Pendant toute la journée il ne faisait presque autre chose que de réciter des *Ave Maria* : quand il se trouvait seul, quand il montait en sa chambre ou qu'il en descendait, il avait toujours cette salutation angélique en la bouche. Il disait qu'elle contenait toutes les grandeurs de Marie et tout ce que nous pouvons lui demander de plus important pour notre salut, à savoir, de nous assister dans le temps présent et à l'heure terrible de la mort. Mais son cœur avait encore plus de part à cette prière que sa bouche; car il était continuellement tourné vers elle par l'amour et la confiance qu'il lui portait. Il ne manquait presque jamais, dans toutes les conversations et entretiens qu'il avait avec les personnes soit du dehors, soit de la maison, de mêler toujours quelque chose à la louange de la sainte Vierge. Il achetait quantité de petits livres composés en son honneur, qu'il distribuait à toutes sortes de personnes qui savaient lire, leur recommandant particulièrement d'en profiter et d'avoir soin d'honorer la sainte Vierge. Pour ceux qui ne savaient pas lire, il leur donnait des chapelets, et il leur apprenait à méditer les mystères du Rosaire, afin de le dire avec plus d'amour et de dévotion. Sa piété pour Marie lui a fait inventer d'autres pratiques pour la faire honorer, et il semblait qu'il n'y eût point de jour dans l'année qu'il n'en trouvât de nouvelles. Il disait que nous ne pouvions mieux lui témoigner notre dévotion que par une grande confiance en sa qualité de Mère de Dieu, qui lui donne un souverain pouvoir sur toutes les créatures; que JÉSUS-CHRIST veut que nous nous adressions à elle pour obtenir de lui toutes nos demandes; et pour ce sujet il rapportait ces paroles de saint Bernard : *Totum nos habere voluit per Mariam*. Il récitait tous les jours son petit

Office, et portait toujours son chapelet à sa ceinture, comme une marque publique de la profession qu'il faisait d'être le serviteur de Marie.

Il y a une chapelle dédiée en son honneur entre Aix et Marseille, à deux lieues et demie de ces deux grandes villes, qui depuis plusieurs années est très fameuse par le concours extraordinaire de pèlerins qui y abordent de tous côtés; elle s'appelle Notre-Dame-des-Anges¹; elle est taillée dans le roc, sur le haut d'une montagne, et elle était pour lors desservie par des ermites qui, ne se trouvant pas assez capables ni assez nombreux pour satisfaire à la dévotion du grand nombre de personnes qui y venaient chaque jour, prièrent le P. Jaubert, qui était leur directeur, de vouloir s'en charger. Il l'accepta, et le désir qu'il eut de contribuer à faire honorer la sainte Vierge dans ce lieu lui fit employer une bonne partie de son bien, tant pour y loger les étrangers qui y venaient en pèlerinage, que pour orner l'église et réparer les bâtiments. Il fit accommoder les chemins pour y venir avec plus de facilité; et d'espace en espace il fit dresser de petits oratoires où sont représentés les mystères de la sainte Vierge, afin d'exciter par ce moyen les pèlerins à l'honorer. Pendant qu'il a vécu, il a toujours eu grande joie d'y envoyer plusieurs prêtres et confesseurs de la maison de l'Oratoire d'Aix, les jours de grandes fêtes, pour administrer les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie aux pèlerins et leur faire des instructions chrétiennes. Enfin il a été si zélé pour ce lieu dédié à la sainte Vierge, qu'en mourant il a donné tout son bien à l'Oratoire d'Aix, à condition qu'on desservirait ou qu'on ferait desservir cette chapelle, et qu'on y fournirait un nombre suffisant de prêtres pour satisfaire à la dévotion des pèlerins.

¹ Voir p. 92, note 1.

Le propre caractère de ce bon prêtre était la simplicité chrétienne. Il ne savait ce que c'était que déguisement, et il fuyait avec un soin extrême toute ostentation ou affectation, soit dans les habits, soit dans les paroles, soit dans les manières d'agir. Il était souvent incommode, particulièrement depuis qu'il eut atteint l'âge de cinquante ans. Cependant il ne pouvait souffrir qu'on le traitât autrement que le reste de la communauté. Il était ennemi mortel de toute délicatesse et singularité, surtout dans le manger, et il aurait cru commettre un crime énorme et une faute scandaleuse de permettre qu'on lui donnât la moindre chose extraordinaire dans le réfectoire. On ne pouvait obtenir de lui, quelque prière qu'on lui en fit, qu'il allât manger hors de la maison dans les festins où on le conviait. Il en avait une horreur si extrême, qu'il disait qu'il avait moins de peine de jeûner tout un carême que de se trouver dans quelque festin d'apparat. Il se servait de plusieurs proverbes provençaux qui sont fort énergiques pour condamner les vanités du monde, et inspirer les véritables sentiments de piété. Il voulait qu'on parlât comme on doit vivre, à savoir, avec simplicité et sans affectation.

Il était fort attaché aux anciens usages de la Congrégation, et quand il voyait qu'on en introduisait de nouveaux qui étaient contraires à la première simplicité, il s'y opposait de toutes ses forces. Il s'aperçut un jour qu'un frère ne portait en voyage qu'une soutanelle, et il lui en fit une forte correction, lui disant qu'on n'avait jamais su dans l'Oratoire jusqu'alors ce que c'était que la soutanelle; que l'habit des ecclésiastiques était la soutane, et qu'on en devait avoir tant d'estime, qu'on devait la porter jusqu'au tombeau, faisant allusion à la manière dont on enterre ordinairement les prêtres de l'Oratoire, à savoir, avec la soutane et les autres habits sacerdotaux.

Il voulait qu'on n'y mît qu'un certain nombre de boutons, et quand il voyait que quelque Père ou Confrère en faisait mettre davantage, il disait que c'était autant de degrés de vanité ou de grains de folie. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, il a toujours fait ses voyages à pied, et depuis ce temps il ne se servit, à cause de ses infirmités, que d'un âne, qui est la manière de voyager la plus simple dont on se serve en Provence.

Il était si désintéressé, qu'il ne se mettait pas plus en peine de son bien que s'il n'en avait point eu. Il ne voulait pas que jamais on lui en parlât. Il en laissait entièrement maître le Père supérieur. Quand on lui faisait quelque présent, ou il le refusait, ou s'il l'acceptait, ce n'était jamais pour son propre usage, mais pour la communauté. Il ne pouvait se résoudre à renvoyer jamais un pauvre mécontent. Il donnait jusqu'à ses habits les plus nécessaires. « Il arrive le plus souvent, disait-il, que ce « qu'on épargne pour ne pas donner l'aumône, se perd « malheureusement par de méchantes affaires qui sur-
« viennent : *Rapit fiscus quod non habet Christus*. Nous
« n'avons de bien propre que celui que nous donnons à
« garder aux pauvres, disait-il; car tout le reste passera
« à d'autres maîtres, s'il n'y est pas déjà, et nous n'en
« avons rien. Il n'y aura que celui que nous donnons en
« aumônes que nous trouverons dans le temps de la
« moisson avec le centuple. Il n'y a point de champ si
« fertile que les mains des pauvres; car, non seulement
« elles rapportent au delà du centuple, mais encore leur
« fruit ne craint ni la grêle, ni la pluie, ni la gelée, ni
« les larrons. »

Il avait pour maxime qu'un ecclésiastique désintéressé, avec un talent médiocre, fait plus de fruit dans l'Église que plusieurs autres avec des talents extraordinaires, soit de science ou de piété, quand ils sont tant soit peu

intéressés; que rien n'éloigne tant les laïques des exercices de piété que l'attachement qu'ils remarquent dans les ecclésiastiques pour les biens de la terre; et qu'il faut être désintéressé non seulement pour soi-même, mais encore pour sa communauté. C'est ce que tous ceux qui l'ont connu ont admiré en lui; car, quoique la maison de l'Oratoire où il demeurerait fût si pauvre, qu'à peine y avait-on du pain pour manger, cependant jamais il n'a fait la moindre démarche pour lui procurer du bien. Au contraire, il disait souvent : « Tant que nous serons pauvres nous serons gens de bien. » Pendant qu'il était supérieur à Grasse, on voulut lui donner la théologale de l'église cathédrale; mais il ne voulut jamais l'accepter, et quand on l'en pressa, il répondit : « Si je prends ce bénéfice à cause du revenu, je suis sans doute un mercenaire; si je le prends pour le travail, je me trompe très lourdement, puisqu'il y a plus à travailler dans la Congrégation que je n'en ferai de ma vie. Il n'est pas nécessaire d'aller chercher de l'ouvrage ailleurs, il y en a assez chez nous. »

Le P. Romillion se servit beaucoup de lui pour l'établissement des maisons de l'Oratoire de Provence et de Languedoc. Il le menait souvent avec lui, dans les visites et dans les autres voyages qu'il était obligé de faire, à cause du talent extraordinaire qu'il avait remarqué en lui pour gagner les âmes et les porter à Dieu. Ils allaient l'un et l'autre à pied, la soutane retroussée, le bréviaire sous le bras, et le chapelet à la main; et pendant tout le chemin, ils ne faisaient que prier ou méditer.

Il avait beaucoup de ressemblance avec saint Philippe de Néri, tant pour la taille et les traits du visage que pour les manières d'agir; et il semble que Dieu l'avait choisi pour faire dans la Provence ce que ce saint fondateur avait commencé dans Rome. Il avait répandu ses

grâces sur ses lèvres, comme sur les lèvres de ce grand saint, pour toucher les cœurs et les enflammer de son amour; de sorte que quand il parlait à des personnes pour les animer à changer de vie ou à se renouveler dans le service de Dieu, elles sentaient une ardeur extraordinaire dans leur cœur, ce qui faisait dire à la plupart d'entre elles, comme les disciples d'Emmaüs : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur nobis*¹? Aussi le regardait-on en toute sa conduite comme un autre saint Philippe de Néri, qui avait un discernement merveilleux pour connaître la vie qui était propre à un chacun, ce qui lui attirait un grand nombre d'enfants de toute sorte d'âge, de sexe, d'état et de condition. On ne saurait exprimer combien il a attiré de jeunes gens à la religion. Il suffit de dire pour cela qu'un Père augustin réformé, le voyant un jour passer par la rue, dit à ceux qui étaient avec lui : « Voilà ce grand homme qui nous a donné plus de quatre cents novices. » Il y a peu de religions dont on ne pût dire presque la même chose; car, quand il s'agissait de la vocation de quelque jeune homme qui le consultait, il envisageait uniquement la gloire de Dieu, et, après avoir examiné ses qualités, ses dispositions et la voie que Dieu gardait sur lui, il lui conseillait l'état qu'il croyait le plus propre pour se sauver, portant les uns à embrasser les religions où se pratiquent de grandes austérités, les autres celles où le silence et la retraite s'observent avec plus d'exactitude, et d'autres enfin où l'on s'applique davantage aux exercices de charité envers le prochain; et, ce qui est le plus admirable, c'est que, de ce grand nombre de personnes qu'il a portées à la religion, il y en a très peu qui n'aient vécu dans une perfection singulière, et qui

¹ S. Luc, xxiv, 32.

n'aient avoué que Dieu leur avait parlé par la bouche de ce bon prêtre.

Mais son attrait particulier dans la direction des âmes était pour les ecclésiastiques. Il s'y sentait un zèle et une affection dont lui-même était surpris. Lorsque quelque ecclésiastique s'adressait à lui pour se mettre sous sa conduite, il en prenait un soin qui ne se peut exprimer, et, quoiqu'il en eût un très grand nombre de toutes conditions, il ne laissait pas de s'y appliquer avec autant d'empressement que s'il n'en avait eu qu'un seul. Il quittait tout pour leur rendre service, et il croyait que la vocation particulière de l'Oratoire était de travailler au rétablissement de la sainteté du sacerdoce. Lorsqu'il trouvait des jeunes gens qui, ayant conservé l'innocence de leur baptême, voulaient embrasser cet état, il avait une joie qui va au delà de tout ce qu'on peut dire. Il les portait à se confesser toutes les semaines, et il les faisait venir souvent dans sa chambre. Il leur prêtait des livres de dévotion; il leur enseignait à faire méditation; il leur donnait des disciplines et des ceintures; en un mot, il n'oubliait rien pour les conserver en cet état. C'était une de ses maximes que l'innocence ne se conservait que par la pénitence, et qu'il fallait exercer les jeunes gens, quoiqu'ils n'eussent pas commis de grands crimes, dans la pratique des mortifications, pour les fortifier contre les assauts de la chair et les tentations du démon, qui souvent leur sont d'autant plus dangereuses que, se fiant trop à leur vertu passée, ils ne se tiennent pas assez sur leurs gardes, et que, n'ayant encore aucune expérience, ils s'engagent d'ordinaire ou par curiosité ou par légèreté dans des occasions qui sont la cause funeste de leur perte. Il avait pour eux une douceur et une charité de père; mais cela n'empêchait pas que dans certaines rencontres il ne leur parlât avec beaucoup de fermeté, jus-

qu'à les menacer de quelque punition exemplaire de Dieu lorsqu'ils ne voulaient pas se rendre aux avis salutaires qu'il leur donnait; comme, au contraire, il leur promettait toute sorte de bonheur et de prospérités, même dès cette vie, pourvu qu'ils voulussent le croire. On a vu des exemples de l'une et de l'autre de ces deux prédictions, ce qui lui donna un tel crédit sur l'esprit de la plupart de ses pénitents, que, le regardant comme un prophète, ou comme un homme qui avait une lumière particulière de Dieu pour connaître l'état auquel il appelait un chacun, ils n'osaient lui désobéir en la moindre chose.

Parmi ce grand nombre de jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait, il y en avait plusieurs qui n'avaient pas encore achevé leurs classes, et d'autres qui n'étaient pas encore engagés dans les ordres sacrés; il en composa deux congrégations : l'une qui s'assemblait dans la chapelle de Saint-Joachim, et l'autre dans la chapelle de Sainte-Catherine; et toutes les semaines non seulement il leur allait faire des entretiens spirituels, mais encore il choisissait ceux qui avaient le plus de talents pour la parole, et il leur faisait réciter quelque discours, afin de les former ainsi de bonne heure à la prédication et à l'instruction des peuples. Il est sorti de ces deux congrégations de saints ecclésiastiques, dont les uns ont été de très habiles prédicateurs, et les autres des missionnaires zélés et fameux dans toute la Provence.

Il se servait ordinairement, dans ses entretiens spirituels, de comparaisons fort communes, mais si propres aux sujets qu'il traitait, qu'elles laissaient toujours de fortes et saintes impressions dans l'esprit de ses auditeurs.

Il avait, comme saint Philippe de Néri, de certains mots agréables pour les divertir en les portant à Dieu, et il leur insinuait dans le cœur, par cette manière inno-

cente, les plus hautes vérités de la foi et de la morale chrétienne.

Il avait un talent particulier pour soulager les scrupuleux, et les guérir de leurs peines d'esprit; il s'accommodait à leur humeur, et il les prenait d'une telle manière, qu'insensiblement, leur faisant connaître la fausseté de leur raisonnement et la faiblesse de leur esprit, il les convainquait ensuite de l'obligation qu'ils avaient d'être dociles, et d'obéir aveuglément à leurs directeurs; ce qui souvent les délivrait de leurs peines, et les mettait dans une tranquillité parfaite. Outre le grand nombre d'ecclésiastiques qu'il confessait dans la ville d'Aix, il y en avait encore très peu dans toute la province qui, faisant profession de piété selon l'obligation de leur état, ne le consultassent par écrit ou ne le vinssent voir de temps en temps pour lui demander son avis sur toutes les affaires importantes qui pouvaient leur arriver. De tous côtés on avait tant d'estime et de confiance en lui, qu'on le consultait comme un oracle.

M^{sr} de Bretel, archevêque d'Aix¹, entreprenait peu d'affaires pour la conduite de son diocèse sans son avis. Quand il faisait ses visites, il le menait ordinairement avec lui, afin de pouvoir à l'occasion se servir de son conseil, n'ayant jamais trouvé de prêtre, disait-il, en qui il eût remarqué plus d'esprit ecclésiastique. Car, outre qu'il avait une grande droiture de cœur, une prudence singulière et une intention très pure, il savait encore les règles de l'Église en perfection, et, quand il aurait composé les Actes de l'Église de Milan et la Vie du grand saint Charles, il n'en aurait pas mieux possédé toutes les maximes saintes qui y sont contenues. C'est pourquoi M^{sr} l'évêque de Grasse, Antoine Godeau, l'honneur du

¹ De 1630 à 1645.

clergé de France, si célèbre par tant de savants ouvrages qu'il a donnés au public, et si admirable dans les réflexions pieuses et toujours ecclésiastiques qu'il fait dans son *Histoire de l'Église*, avait contracté avec lui, dans le temps qu'il demeurait à Grasse, une liaison particulière, qu'il a toujours conservée avec beaucoup de soin tandis qu'il a vécu; quoiqu'il fût sans contredit le plus bel esprit de son temps et le prélat le plus éclairé de l'Église, cependant il le consultait presque toujours sur les affaires qui lui arrivaient, et il recevait ses réponses et ses décisions avec autant d'estime et de respect que si un ange les lui eût apportées du ciel.

Plusieurs grands vicaires se sont aussi adressés à lui pour être éclairés de leurs doutes, et pour savoir la conduite qu'ils devaient garder en certains cas difficiles qui leur arrivaient; entre autres, M. Mimafa et M. l'abbé Duchesne¹, qui pendant plusieurs années ont été chargés du gouvernement de l'archevêché d'Aix. Enfin, il était en si grande vénération parmi les ecclésiastiques de cette grande ville, que lorsqu'il mourut, les chanoines de la cathédrale firent sonner les cloches de leur église comme pour un de leurs confrères, et lui firent un service solennel le lendemain de sa mort.

Plus un chacun témoignait d'estime et d'affection au P. Jaubert, plus il avait de mépris pour lui-même; il n'en parlait jamais qu'en des termes humiliants; et, quoiqu'il fût fort réservé sur ce chapitre, cependant, quand il y était contraint, il le faisait d'une manière qui donnait assez à connaître qu'il ne trahissait pas les sentiments de son cœur. Il ne pouvait souffrir qu'on lui rendît le moindre honneur, et encore moins qu'on dit en sa présence la moindre parole à sa louange; mais, au

¹ Qui devint en 1623 évêque de Séez.

contraire, il écoutait avec plaisir tout ce qui pouvait l'humilier, et il y ajoutait ordinairement quelque chose, autant qu'il le pouvait. Il disait souvent que la plupart des ecclésiastiques ne se perdaient que par orgueil, et que les péchés scandaleux qui éclataient aux yeux des hommes n'étaient que l'effet et la punition de leur orgueil secret ou de leur vanité extérieure. Il leur recommandait surtout l'humilité, et il voulait qu'ils fissent tous les jours quelque prière particulière pour demander à JÉSUS-CHRIST, par la sainte Vierge, l'humilité et la pureté : mettant l'humilité la première. *Humilitate placuit, virginitate concepit*, est-il dit de la sainte Vierge; de même les ecclésiastiques doivent avoir la pureté pour produire le Fils de Dieu à l'autel; mais, pour être dignes de lui plaire, il faut qu'ils soient humbles : *Superbis resistit, humilibus dat gratiam*¹. « Cela est plus vrai des « ecclésiastiques, disait-il, que de toute autre sorte de « personnes. »

Cet homme si humble était très mortifié : les bas sentiments qu'il avait de lui-même lui faisant croire qu'il était un grand pécheur, le portaient à exercer sur son corps plusieurs austérités qui allaient presque au delà de ses forces. Car Dieu l'éprouva, pendant plusieurs années, par de fréquentes maladies et par des infirmités habituelles qui lui causaient des douleurs excessives, au milieu desquelles il ne témoignait pas le moindre signe d'ennui; au contraire, il paraissait plus joyeux, et l'unique changement qu'on voyait en lui, c'est qu'il priait avec plus de ferveur. Il était sujet à une défaillance de cœur qui, le faisant tomber en pâmoison, lui donnait lieu à chaque fois d'offrir sa vie en sacrifice à JÉSUS-CHRIST; et, pendant sept ou huit mois, chaque jour était

¹ S. Jac., IV, 6.

pour lui un jour de mort, puisqu'il n'y en avait pas qu'il ne crût le dernier de sa vie lorsque ce mal le prenait. A la fin, il tomba dans une telle inanition, qu'il sensiblement il vit arriver la dissolution de son corps. Il y avait si longtemps qu'il était familier avec la mort qu'il l'envisagea sans crainte. Il reçut tous les sacrements de l'Eglise avec une paix admirable et des sentiments de piété si tendres, qu'on ne put en être témoin sans pleurer. Enfin, l'ardeur de la fièvre ayant consumé le peu de vie qui était en lui, il rendit son âme à son Créateur le second jour de janvier, sur les sept heures du matin, l'an 1664.

Il avait certaines maximes dont il se servait dans sa conduite avec beaucoup de succès, et qu'il tâchait d'imprimer dans l'esprit de ses enfants spirituels : entre autres, qu'il ne faut jamais se mêler des affaires dont nous ne sommes chargés ni responsables.

Qu'il faut être extrêmement circonspect à parler de son prochain, même dans les choses communes, lorsqu'il est absent : « Quand on parle peu, disait-il, on s'exempte de beaucoup de péchés. Jamais grand parleur n'a été un homme d'oraison, ni fort intérieur. »

« Il est bon de nous comporter avec nos amis avec autant de circonspection que s'ils devaient bientôt devenir nos ennemis. »

« Tant que nous serons pauvres, nous serons gens de bien ; ce qu'on retranche sur les aumônes n'enrichit jamais. *Rapit fiscus quod non habet Christus.* »

« Qui veut être homme d'oraison ne doit jamais s'imaginer de nouvelles. Il ne doit même en entendre parler qu'avec peine. »

On ne l'a jamais vu lire une gazette.

Il conseillait aux ecclésiastiques de ne point fréquenter les monastères de religieuses.

Il disait qu'en matière de religion il ne fallait pas tant raffiner; que les aiguilles les plus fines se cassaient le plus facilement.

« L'innocence, disait-il encore, parmi les jeunes gens
« ne se conserve que par la pénitence, de même que les
« roses ne naissent que parmi les épines. »

Il voulait qu'on estimât beaucoup sa vocation, et il disait que la voie la plus sûre pour aller au ciel était la pratique de ses règlements; que plus ils étaient doux et faciles, plus ils obligeaient en conscience, et plus on serait puni au jugement de Dieu pour y avoir manqué.

MM 608 p 24 - **N** 354 =

Le Père Jean Laubert

Né à

recu en 1608

fait prestre en 1611

Le Père Jean Jaubert

M. M. 607, 1 catalogue N. 554 =

Jean Jaubert, prêtre, mort en 1664

M. M. 608 =

Le Père Jean Jaubert, reçu l'an 1608 et fait prêtre l'an 1611.

Listes des Assemblées =

1641 Aix

1644 "

1648 "

1651 "

1654 "

1658 "

1661 "

1663 "

Jean Jaubert

Bicais I 362.367

du Mss. d'Aix

Copie de la Bibl. Nationale

C. I. p. 299

filz d'un bourgeois de la ville d'Aix, s'étant mis de bonne heure sous la conduite du P. Romillion, fit beaucoup de progrès dans la piété, et quoiqu'il fût devenu fils unique, fut l'absence d'un frère aîné, qui, depuis son évasion de la maison paternelle, ne donna plus aucun signe de vie, il voulut embrasser l'état ecclésiastique. Ses parents qui le destinèrent à autre chose, firent tout ce qu'ils purent pour l'en détourner. Mais, voyant qu'il persévérerait dans sa vocation, ils la lui laissèrent suivre. C'est en 1609 qu'il lui fut permis de prendre l'habit clercal. A peine en fut-il revêtu que son père mourut, le laissant héritier de ses biens. Maître de sa liberté et d'une fortune honnête, à l'âge de 21 ans, ça aurait été pour bien des jeunes gens une forte tentation de sacrifier des projets de retraite au plaisir de jouir de l'un et de l'autre; mais le jeune Jaubert, dirigé par des motifs plus nobles, n'en parut que plus impatient de consacrer à Dieu d'une manière irrévocable. Il lui restait cependant qq. chose à craindre, c'était les sollicitations d'une mère tendre, qui se voyant exposée à être bientôt seule, n'aurait pas manqué de faire de nouveaux efforts pour le reténir auprès d'elle et le faire renoncer à son dessein. Cette considération l'engagea à aller faire son cours de théologie à Arignon; et, à son retour à Aix, il pria le Père Romillion de lui permettre de passer quelque temps dans sa communauté pour s'y disposer à recevoir les saints Ordres, des bons exemples et les diverses ressources qu'il y trouva lui faisant envier le sort des hommes vertueux qui la composaient, il obtint d'y être admis lui-même en 1614.

La maison de l'Oratoire trouva en lui non seulement un sujet édifiant, mais encore un généreux bienfaiteur qui, à l'exemple des premiers chrétiens, remettait tout son revenu entre les mains de l'économe pour être employé à l'usage commun de tous ses confrères, ne pensant pas plus à s'en servir pour ses besoins particuliers que s'il n'y avait eu aucun droit. Il aurait même été fâché qu'on eût fait mention de sa libéralité dans qq. circonstance que ce fût. Détaché de tout et mort à lui-même, il n'aimait rien tant que de

Végandre de la Providence et de ses supérieurs. Simple comme un enfant, humble comme un novice, il ne connaissait point le déguisement et il évitait avec grand soin de paraître et d'être connu. Attaché aux usages et aux exercices de sa congrégation, il s'y conformait aussi ponctuellement que s'il y avait été engagé par vœu. Il était si pénétré de la grandeur des mystères de la religion que toutes les fois qu'il offrait le sacrifice de la messe, les larmes lui coulaient des yeux. Après l'E. C. la St^e Vierge était le principal objet de sa dévotion. Il récitait tous les jours en son honneur ses prières particulières, et il ne négligeait rien pour étendre son culte.

C'est sa dévotion à la Mère de Dieu qui engagea les hermites de la chapelle de N.D. des Anges, située entre Aix et Marseille, à le choisir pour leur confesseur et à céder en 1640 le service de cette chapelle aux prêtres de l'Oratoire d'Aix. Pour favoriser la piété des fidèles qui allaient en foule honorer la St^e Vierge en ce lieu le jour de ses fêtes, le P. Jambert fit raccommoder les chemins qui y conduisaient. Il répara et orna l'église, fit construire une maison pour y recevoir les personnes qui y allaient faire des retraites. Comme cet établissement n'était pas assez doté pour entretenir le nombre de prêtres que le concours des peuples aurait exigé, il obligea la maison d'Aix, en lui faisant donation de ses biens, d'y envoyer les sujets nécessaires pour acquitter les messes, entendre les confessions et faire les instructions convenables, se prêtant lui-même avec le plus grand zèle pour toutes ces œuvres.

Le talent particulier que Dieu lui avait donné pour la conduite des âmes, fut une source abondante de grâces pour la plupart de ceux qui s'adressaient à lui dans le Tribunal de la pénitence. Outre un grand nombre de personnes de tout sexe qu'il avait gagnées à Dieu par ses prédications ou ses bons exemples et qui depuis vécutent toujours avec édification dans le monde, on comptait plus de 100 sujets qu'il avait fait entrer en religion. Ne mettant point de bornes à son zèle, il s'attacha avec beaucoup de soin à former de bons ecclésiastiques. La ville d'Aix n'avait pas encore de séminaire. Pour y suppléer, le P. Jambert prit l'église de St^e Catherine et celle de St^e Joachim, où il rassemblait deux fois la semaine les jeunes ecclésiastiques qui étudiaient au collège et à l'Université. Là, il leur parlait de la sainteté et des devoirs de leur vocation, leur apprenait tout ce qui avait qq. rapport à leur état; et, voulant rendre ces exercices plus profitables, il chargeait ceux des jeunes gens, en qui il découvrait plus de talent pour la chaire, de composer ou d'étudier qq. discours, qu'il leur faisait déclamer en public, afin de les former ainsi de bonne heure à la prédication; ce qui procura d'excellents sujets au diocèse d'Aix et à plusieurs autres de la province.

On se dispense de parler ici de la vie pénitente de ce vertueux prêtre, bien persuadé qu'on n'aura pas de la peine à croire qu'un homme qui connaissait si bien les règles et les maximes de l'Evangile ne se contentait pas de les prêcher aux autres, mais qu'il en donnait le premier l'exemple. On a déjà dit que l'esprit de détachement dont il

était animé, lorsqu'il fut reçu dans l'Oratoire, lui fit remettre l'administration de ses biens entre les mains de l'économe de la maison. Mais, considérant ensuite que son sacrifice ne serait qu'imparfait, si, renonçant à l'usage, il conservait la propriété, il s'en démit entièrement par une donation publique et ne se réserva qu'une pension annuelle de 100 écus, dont la sainte, la bibliothèque et les pauvres profitaient toujours plus que lui. Ce même esprit de désintéressement lui fit refuser la théologie de l'église de grasse et il répondit à ceux qui le pressaient de l'accepter :
" Si je la prends pour le travail, je me trompe très lourdement, puisque j'en trouve plus dans la Congrégation que je n'en
" ferai de ma vie Tant que nous serons pauvres, disait-il encore dans une autre occasion, nous serons gens de bien
" et il est fort douloureux que nous le soyons, si nous devenons riches. "

Les mœurs vraiment ecclésiastiques du P. Jaubert et le zèle qu'il fit paraître toute sa vie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, le rendirent un des prêtres les plus respectables de son temps. On le consultait de toutes parts avec beaucoup de confiance et il se présentait peu de ces épineux dans le pays qui ne passaient pas ses mains. Le P. Rouillon qui avait vécu avec lui dans un temps où sa vertu et sa capacité n'avaient pu encore parvenir au degré de perfection qu'elles eurent ensuite, en faisait tant de cas qu'il le chargeait, tout jeune qu'il était, des affaires les plus délicates de la congrégation ; et s'il l'emmenait avec lui, lorsqu'il allait établir une nouvelle maison, visiter les anciennes, ou faire quelque autre voyage de nécessité, c'était moins pour avoir en lui un compagnon qu'un homme dont les conseils lui étaient utiles. M^r de Brogl, archevêque d'Aix, n'entreprenait rien d'essentiel dans la conduite de son diocèse sans avoir pris son avis. Et, comme il s'en trouvaient très bien, il le priait souvent de l'accompagner dans ses visites pastorales. Ce prélat a souvent avoué qu'il n'avait jamais connu de prêtre qui possédât mieux que lui l'esprit ecclésiastique.

Outre qu'il avait une grande piété, une prudence singulière et une juste et saine esprit peu commune, il était parfaitement instruit de tout ce qu'un homme consacré aux fonctions du saint ministère doit savoir. Il s'était particulièrement attaché à bien connaître les règles de l'Eglise et par dessus tout les avis de S^t Charles aux confesseurs. C'est à ces divers avantages que le P. Jaubert fut redevable de l'union qui se forma entre lui et M. Godeau, évêque de Vence. Ce prélat, regardé avec raison comme un des principaux oracles de l'Eglise gallicane, ne craignait pas de soumettre ses lumières à celles du sage oratoire. Il écoutait ses décisions avec respect et les suivait de point en point. Le savant et pieux Duchesne avait pour lui les mêmes sentiments d'estime que son illustre confrère, pendant qu'il gouvernait le diocèse d'Aix en qualité de grand vicaire et il ne cessa point de lui en donner des marques, lorsqu'il fut élevé sur le siège de Sens. En un mot, ce digne prêtre jouit jusqu'à sa mort de la considération que son mérite

lui avait acquise; et, après avoir rempli sa carrière d'une manière digne de son état, il la termina dans de saintes dispositions, le 2 janvier 1664, dans la 76^e année de son âge.

Tous les ordres des citoyens de la ville d'Aix honorèrent sa mort de leurs regrets et le chapitre de la métropole, pour témoigner combien il était sensible à sa perte, fit sonner les cloches de son église, comme pour un chanoine et le lendemain de ses funérailles il fit pour lui un service solennel.

Adry = Bibl. des Universités de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25683) G. III p. 130 verso =

Né à Aix en 1588. Dès son bas âge il se mit sous la direction du P. Romillon qui l'éleva avec grand soin dans la piété. Après avoir achevé toutes ses études, il entra dans l'Oratoire en 1608. Il y fut un modèle d'humilité, de charité, de mortification et de piété. Il fut fait prêtre en 1611. Il accompagna pendant 99 ans le P. Romillon dans ses visites. Son zèle le portait surtout à élèver les jeunes gens dans la crainte de Dieu, l'horreur du péché et la fréquentation des sacrements. Il redoublait ses soins lorsqu'ils lui témoignaient quelque désir d'être ecclésiastiques ou religieux. Il avait aussi un talent particulier pour guérir les scrupuleux. Il avait une grande dévotion en la St Vierge et il avait continuellement son chapelet à la main. Il mourut à Aix le 2 janvier 1664.

Voyez les M^{ss}. de l'Institution. (c'est à dire le P. Cloyseault)

Cloyseault: Ménologe, p. 57 =

Le Père Jean Haubert est né à Aix en Provence l'an 1588. Dès son bas âge il se mit sous la direction du Père Romillon qui l'éleva avec grand soin dans la piété. Après avoir achevé toutes ses études, il entra dans l'Oratoire l'an 1608 où il fut un modèle d'humilité et de charité, de mortification et de piété.

Il fut fait prêtre en 1611, accompagna pendant 99 ans le P. Romillon dans ses visites. Son zèle était particulièrement pour élèver dans les jeunes gens dans la crainte de Dieu, l'horreur du péché et la fréquentation des sacrements. Il y en a une infinité qui, après Dieu, lui sont redevables de leur salut et il redoublait ses soins pour eux, lorsqu'ils lui témoignaient quelque désir d'être ecclésiastiques ou religieux. Il avait aussi un talent particulier pour guérir les scrupuleux. Sa grande dévotion était pour la St Vierge. Il avait continuellement son chapelet à la main.

Il mourut à Aix le 2 janvier 1664.

M^{ss}. 576, II, Du 10 X 1648

Le P. Jean Haubert, ancien de la maison d'Aix et examinateur de ceux qui se présenteront à l'Institution.